

MUSIQUE

OPÉRA-COMIQUE : *Esclarmonde*, opéra romantique en quatre actes et huit tableaux, de M. Alfred Blau et Louis de Gramont, musique de M. Massenet.

Point d'ouverture ou de prélude. Trois longs et retentissants accords des cuivres, pareils à trois coups de tonnerre. La salle, à ce moment, par une brusque interruption du courant électrique, se trouve plongée dans l'obscurité; mais on a quelque temps de se récrier de surprise. A la faveur de cette nuit subite, le rideau s'est levé et les lumières, soudain réveillées, font apparaître à nos yeux le plus éblouissant spectacle. C'est l'intérieur de la basilique byzantine. Les sons lointains et majestueux de l'orgue planent dans la la profondeur des voûtes aux mosaïques d'or et parmi des vapeurs d'encensoir rayonne la triple porte dorée de l'iconostase, soutenue de colonnes de lapis.

Ce vieillard, la tiare en tête, le sceptre en main, en manteau de brocart scintillant de pierreries, entouré de guerriers cuirassés, de prêtres en habit de chœur, de hauts magistrats en simarres jaunes ou violettes, fantôme de glorieuses années disparues, c'est l'empereur Phorcas, déjà vaincu par la vie au milieu du déploiement de toutes les splendeurs. Son malheur voulut qu'il se donnât, jeune encore, aux arts de la magie. Il faut, maintenant, que ses destinées s'accomplissent et qu'il se retire du monde, cédant le trône à sa fille bien-aimée. Quelle sera sa retraite? — On le doit ignorer à jamais. Ah! pourquoi ne peut-il pas, avant d'abandonner sa cour, unir l'admirable princesse à quelque vaillant digne d'elle? — Hélas! elle aussi possède les secrets magiques. Au jour de sa vingtième année, un tournoi réunira dans Byzance tous les chevaliers de l'univers faits pour briger sa main, et le vainqueur partagera sa puissance. Pour la première fois, en la solennité de ce jour, les hommes verront ses traits sans voile. Si elle se dévoilait auparavant, une seule heure, les esprits cesseraient de lui obéir. C'est la loi implacable écrite dans les astres.

Ainsi commence, dans une irradiation quasi surnaturelle, la fable féerique mise en musique par M. Massenet. Sur l'ordre de Phorcas, on ouvre les portes de l'iconostase. *Esclarmonde* apparaît, telle qu'une idole, couronnée d'or, vêtue d'une robe couleur d'aurore, brodée de gemmes en feu, drapée d'un manteau d'azur sombre, comparable à un ciel de nuit tout parsemé d'étoiles. *Esclarmonde* est l'impératrice, à présent. Le peuple l'acclame; les prêtres font fumer l'encens devant elle, car elle tient de Dieu son pouvoir. Elle, cependant, regarde avec mélancolie sa grandeur qui l'accable. Au-dessus des hommes, objet d'incessants et universels hommages, elle se sentira douloureusement solitaire et comme captive du sort.

Et la voici, quand la toile se relève pour le second tableau, couchée sur un lit de repos, à l'angle d'une terrasse de son palais. La nuit tombe et le paysage s'embrume de teintes crépusculaires. Lasse d'hommages, écrasée d'ennuis, la pauvre impératrice pleure. Sa sœur Parséis pourra demain celui qu'elle aime, le chevalier *Enéas*. Mais elle, *Esclarmonde*, n'a-t-elle donc pas un amour au cœur? Oui, elle aime sans l'avoir jamais dit, mais ardemment et follement, ce Roland, comte de Blois, qu'elle vit un jour traverser Byzance et qui ne la vit même point. Ah! combien elle le voudrait conquérir, ce Roland! Et combien il lui serait doux de se montrer à lui sans ce voile éternel qui lui couvre le visage et la sépare du monde des vivants!...

Le bruit est venu jusqu'à elle qu'il épouse la fille du roi Cléomer de France. Misère et détresse! Replée sur elle-même, elle se souvient tout d'un coup des formules de magie. A sa puissante incantation, les esprits répondent. La lune qui monte, au fond du ciel, s'élargit démesurément et brille comme un miroir énorme. Une forêt s'y débrouille, en laquelle se précipitent des chasseurs à la poursuite d'un sanglier, qui se dérobe, et d'un cerf blanc nimbé de lumière. Roland est parmi ces intrépides. Il va, plein d'ardeur, infatigable, éperonnant son cheval. Où va-t-il? Où l'incantation l'appelle: dans une île inconnue de mystérieux enchantement. Au bord de la mer l'attend un navire. Les esprits de l'air et les esprits de l'onde lui font cortège. La magicienne *Esclarmonde* a conquis son chevalier...

L'île enchantée découvre, maintenant, à nos regards, ses bleuissantes perspectives. Voyez! Aux clartés de la lune, en de prestigieux amoncellements de roses, Roland s'avance, caressé de brises odorantes, ravi de flottantes épithalames. Un cercle d'esprits se forme autour de lui. Un charme divin le pénètre. Devant lui, dans une lueur surnaturelle, *Esclarmonde* se dresse, souriante, enivrée de désir. Pourrait-il ne pas aimer celle qui l'aime — cette fée du rêve, cette fiancée descendue du ciel? Qu'elle lui demande de ne soulever jamais le voile qui ombre son visage, nul serment ne lui coûtera. Une minute a fait de lui, pour l'éternité, l'amoureux d'*Esclarmonde*.

Ne craignons pas, sur ces entrefaites, qu'il s'effémine en volupté. Voilà que la magicienne, par delà l'immense horizon, aperçoit l'armée des Sarrasins qui assiège dans Blois le vieux roi Cléomer. Roland s'armera pour l'aller défendre. Des vierges ailées, à cet instant, emplissent le théâtre. L'une d'elles, auréolée d'or pur, porte dans ses mains l'épée flamboyante dont saint Georges frappa le dragon. Avec cette épée, Roland de Blois sauvera le roi de France. En avant! *Esclarmonde* lui a promis la victoire et, chaque soir, à l'heure de la paix et du silence, en vertu de sa puissance magique, elle le saura bien rejoindre en tout lieu.

Au début du troisième acte, l'action nous transporte dans la ville assiégée. Tout espoir est perdu. Les Sarrasins ont déjà fait brèche aux murailles et, tout à l'heure, ils donneront l'assaut. Que faire? Prier le Dieu des armées. Il y a si longtemps qu'il paraît sourd à toutes les prières. A l'envoyé sarrasin qui vient réclamer les clefs de la forteresse, Cléomer ne sait que répondre. Mais quelqu'un parle tout d'un coup en ce silence cruel, Roland provoque le roi des Maures, il court à sa rencontre, il le couche dans la poussière ensanglantée. Et, de toutes parts, les acclamations s'élèvent. Los au vainqueur! los au sauveur! Le Roi, s'il le voulait, lui accorderait sa fille en mariage... Mais non! le chevalier Roland ne saurait se parjurer...

Les derniers cris de victoire se sont éteints. Lentement, la nuit tombe. Oh! douce, très douce nuit qui va ramener *Esclarmonde* auprès de son bien-aimé. Seul, dans la vaste chambre tendue de riches étoffes, le héros s'abîme en ses délicieuses pensées d'amour, lorsqu'un homme vénérable s'approche de lui — l'évêque de Blois en personne — qui le salue et le bénit. Une inquiétude a saisi cette âme sacerdotale quand le chevalier a parlé à Cléomer du pouvoir invisible auquel il doit le triomphe. Ce pouvoir, quel est-il?

N'attendez pas de Roland qu'il trahisse la foi jurée... Mais l'évêque insiste. Ce qu'un serment interdit de révéler aux hommes, Dieu commande qu'on le lui révèle par la confession. Alors, Roland s'agenouille et livre son secret sans défiance... Dans une heure, *Esclarmonde*, traversant les airs, viendra se reposer sur son cœur, *Esclarmonde*!... « C'est un démon », pense le prêtre. Et, jaloux de délivrer du péché l'âme du vaillant, il guette, avec ses lévites, l'arrivée de la magicienne et lui arrache le voile sacré... Malediction sur Roland! Les esprits du feu surgissent pour défendre et protéger la fille de Phorcas. En vain, le chevalier a tiré du glaive de saint Georges: à peine hors du fourreau, il s'est brisé... C'est fait de lui...

L'impératrice de Byzance n'a point regagné, sur l'aile des génies, son lointain empire. Bien des mois se sont écoulés; *Esclarmonde* touche à ses vingt ans et tous les guerriers illustres dignes de braver sa main sont conviés au tournoi qui décidera de sa destinée. Nous sommes dans la séculaire forêt des Ardennes, où les plus vénérables ramures s'entrecroisent et où les sylvaains et les nymphes, qui dansent emmi les clairières, s'étonnent des appels de trompettes qui résonnent au loin. Par le monde entier chevauchent des héros d'armes, annonçant le tournoi prochain. En cette forêt qu'emplit éternellement la nuit verte des feuilles tremblantes, le vieux Phorcas a trouvé un asile, après son abdication... Sa fille Parséis le vient découvrir au fond de sa caverne.

Qu'est devenue *Esclarmonde*? Depuis longtemps, elle n'a point reparu dans Byzance et seule, elle fera défaut au tournoi dont elle est le prix... A qui donc appartiendra son sceptre? Les esprits, assurément, la tiennent captive en quelque endroit ignoré en châtiment de quelque faute. Phorcas, éploré, recourt aux formules magiques pour évoquer la disparue... Hélas! elle accourt, comme arrachée à un long sommeil. Pour qu'elle puisse se ressaisir, il faut que Roland meure... Non, non! Roland ne mourra pas. Le salut lui peut venir encore d'un autre sacrifice: elle ne veut plus l'aimer... Quel crime ne serait expié à un tel prix en ce bas monde?...

Un orage épouvantable a éclaté; les rochers chancellent; les arbres se brisent... Ah! qu'importe! Roland passe, se rendant au tournoi de Byzance... Le bon chevalier veut mourir.

Gloire au Seigneur! Le grand combat s'achève. Dans la basilique, illuminée de mille feux, comme au premier acte, Phorcas, en habit impérial, harangue ses guerriers cuirassés, ses nobles en robes brodées et ses magistrats en simarres. Quel est le vainqueur du tournoi? Un chevalier armé de noir, qui s'avance en pleurant: *Mon nom est Désespoir. Je m'appelle Douleur*!... Mais, soudain, sur le trône d'or, il reconnaît *Esclarmonde*. Et tout son avenir rayonne: il a maîtrisé la destinée; il possédera la félicité sans nuage.

Je viens de résumer à grands traits le poème que M. Massenet a revêtu de sa musique, et, chemin faisant, je n'ai eu garde de présenter aux lecteurs aucune observation. S'ensuit-il toutefois que cette action me semble au-dessus de toute réserve? — Non, certainement. Et je m'explique.

Esclarmonde est inspirée, si je ne me trompe, des poèmes romanesques du quatorzième siècle. J'avoue que l'on y rencontre un milieu favorable à l'art musical, et je conçois fort bien que la légende, en sa donnée première, ait séduit un musicien. Seulement, ce n'est pas tout qu'une pièce se meuve dans le cadre légendaire: il faut encore que les caractères soient nettement tracés, la fiction humaine, simple et logiquement déduite. Or, rien de tel dans *Esclarmonde*. Pas un personnage n'y a ce qui s'appelle apparence de caractère; les scènes vont à la débâcle, agitées et non actives, et obscures très souvent. On ne peut s'intéresser à des aventures qui ne sont humaines ni au sens étroit ni au sens symbolique du mot.

Cette fantaisie, au fond, est très peu théâtrale. Ajoutez que la juxtaposition du pouvoir féerique et du pouvoir religieux n'est guère présentée d'une façon admissible. Où la religion apparaît, la féerie n'a plus de raison d'être et, facilement, par surcroît, les convenances sont heurtées. Nous ne comprenons guère, par exemple, ces « Vierges ailées fantastiques » qui gardent l'épée de saint Georges... Mais je ne veux pas insister. Cet « opéra romantique » est dû, sans contredit, à deux écrivains de talent, et j'en fais pas difficulté de reconnaître qu'il sort honorablement de la banalité. Seulement, il a des torts graves: il n'est ni clair, ni émouvant, ni agissant; par contre, il est vague et d'une fantaisie laborieuse.

Que si je passe, à présent, à la musique, je dois, tout d'abord, reconnaître qu'elle indique, chez le compositeur, un désir très marqué de se rapprocher de la nouvelle école — ce dont je ne saurais lui faire qu'un éloge. Il a, visiblement, cherché à donner à sa trame lyrique plus de cohésion, unifier ses scènes par des emplois plus fréquents et plus décidés de motifs typiques et à rendre son orchestre plus expressif. La volonté de créer des effets nouveaux est souvent manifeste, et l'ingéniosité des procédés ne peut se discuter.

Par malheur, les idées sont généralement pauvres; les développements courts et l'orchestration si tendue et si bruyante qu'il en résulte une extrême fatigue pour l'auditeur. En outre, M. Massenet n'a pu s'abstenir de formules vocales trop évidemment destinées à forcer l'applaudissement. Sans parler du rôle d'*Esclarmonde* qui renferme de regrettables concessions à l'organe spécial de l'interprète, je remarque en maints endroits des progressions ascendantes à l'italienne et autres moyens d'effet fort usés et que le goût réprovoque.

Sans doute, l'habileté est surprenante: M. Massenet trouvera, par exemple, pour caractériser les puissances magiques des séries d'harmonies très frappantes et d'inquiétantes sonorités instrumentales; mais il déchaîne constamment tous les cuivres; les chœurs mêmes qui célèbrent avec ravissement la beauté de la jeune impératrice sont accompagnés comme des chants de guerre. Dans la partie amoureuse et sensuelle de l'œuvre, il y a des grâces enveloppantes; mais, en dépit des oppositions voulues et violentes, la monotonie est partout. Les épisodes parfois pittoresques, comme le petit ballet des sylvaains de la forêt des Ardennes, ont de la couleur; mais, que voulez-vous? l'agréable hors d'œuvre est vite entendu et nous avons à subir toujours de renaissances fracas...

Je mets, néanmoins, en ce qui me touche, *Esclarmonde* au-dessus du *Cid*. Quels que soient les défauts que j'y sens, j'y vois aussi des tendances plus hautes; et nous en devons faire le compte en jugeant cette partition.

Pour ce qui est des interprètes, on sait avec quelle curiosité étaient attendus les débuts de Mlle Sibyl Sanderson. Cette jeune cantatrice possède un organe extrêmement aigu, mais peu homogène dans le médium. Je ne suis pas très sensible à ces notes surélevées qui ont semblé transporter d'aise une partie du public. Au surplus, Mlle Sanderson a des qualités expressives, de l'intelligence scénique, une grâce particulière et une fraîche beauté. Une voix charmante est celle de Mlle Nardi, chargée du rôle de Parséis : elle a plu beaucoup et à tout le monde, par la pureté de son chant et la simplicité de son jeu. Le ténor Gibert, bien doué sous le rapport vocal, prête au chevalier Roland, comte de Blois, une vulgarité qui n'est guère de circonstance. M. Bouvet chante avec son autorité coutumière la scène de l'évêque confessant le héros, au troisième acte — scène qui compte, assurément, parmi les meilleures de la partition. On doit des éloges encore à MM. Taskin, Herbert et Boudouresque, en lesquels s'incarnent l'empereur Phocas, le chevalier Énéas et le roi Cléomer de France.

La direction de l'Opéra-Comique a, somme toute, monté l'ouvrage aussi brillamment qu'elle a pu. Beaux décors ; riches costumes ; épisodes chorégraphiques galamment dansés. Ajoutons que les chœurs savent leur partie et que l'orchestre, sous la ferme direction de M. Danbé, donne avec autant de vigueur que l'a pu désirer M. Massenet. Des exécutions aussi soignées ne sont, vraiment, pas communes.

FOURCAUD